Alvaro Pires

Criminologue, École de criminologie, Université d'Ottawa

(2004)

“La recherche qualitative
et le système pénal.
*Peut-on interroger
les systèmes sociaux ?*”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alvaro Pires
Criminologue, École de criminologie, Université d'Ottawa.

“La recherche qualitative et le système pénal. Peut-on interroger les systèmes sociaux ?”.

Un article publié dans **Sociologie pénale: système et expérience. Pour Claude Faugeron**. Textes rassemblés et présentés par Dan Kaminski et Michel Kokoreff, pp. 173-198. Les Éditions Erès, 2004, 334 pp. Collection Trajets.

Avec l'autorisation formelle de M. Alvaro Pires, professeur de criminologie, Université d'Ottawa, le 2 août 2006 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.

Courriel : alpires@uottawa.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 4 août 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Alvaro Pires

Criminologue, département de criminologie, Université d'Ottawa

« **La recherche qualitative et le système pénal.
Peut-on interroger les systèmes sociaux ?** »

Un article publié dans **Sociologie pénale: système et expérience. Pour Claude Faugeron**. Textes rassemblés et présentés par Dan Kaminski et Michel Kokoreff, pp. 173-198. Les Éditions Erès, 2004, 334 pp. Collection Trajets.

Table des matières

Introduction

La recherche qualitative : les acteurs et les systèmes

Les systèmes observateurs

Les systèmes de pensée des systèmes communicationnels

Les entrevues et les systèmes sociaux

Les styles de relance en cours d'entrevue

L'entrevue non directive et semi-directive

Les limites de l'entrevue

Alvaro Pires
Criminologue, École de criminologie, Université d’Ottawa.

**“La recherche qualitative et le système pénal.
Peut-on interroger les systèmes sociaux ?”¹**

Un article publié dans **Sociologie pénale: système et expérience. Pour Claude Faugeron**. Textes rassemblés et présentés par Dan Kaminski et Michel Kokoreff, pp. 173-198. Les Éditions Erès, 2004, 334 pp. Collection Trajets.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le but de cet essai est de faire une réflexion exploratoire sur la question suivante : l'entrevue peut-elle contribuer *d'une façon plus directe* à la connaissance des organisations et des systèmes sociaux ? Peut-elle, plus précisément, contribuer à la connaissance des *systèmes de pensée* des organisations et des systèmes plus larges (comme le système pénal), aussi bien qu'à celle de leur *autoportrait identitaire* ? Par « une façon plus directe », je veux indiquer, comme nous le verrons, une autre manière de construire l'objet de recherche, d'interpréter les résultats et de concevoir l'entrevue. L'approche épistémologique, théorique et méthodologique présentée ici s'inspire, d'une part, de la théorie des systèmes communicationnels (Luhmann, De Giorgi, Teubner, etc.) et, d'autre part, des contributions de Foucault.

¹ Je remercie ma collègue Colette Parent et mes associés de recherche, Margarida Garcia, Richard Dubé et Gérald Pelletier, pour leurs commentaires et suggestions critiques.

Écartons d'emblée un malentendu. En ce qui me concerne, il ne s'agit pas de proposer l'abandon des autres objets ou perspectives. Il s'agit plutôt de signaler qu'il y a certaines dimensions des organisations et des systèmes sociaux que nous ne ciblons pas - ou que nous ne connaissons pas - encore assez bien lorsque nous les approchons par des entrevues (ou par l'observation *in situ*) telles qu'elles sont conçues présentement. L'objectif est alors d'attirer l'attention sur une alternative ou sur un *ajout possible* par rapport au choix des objets d'étude. Cette approche n'est utile que si le sociologue veut observer comment les systèmes sociaux observent et s'auto-observent, pensent et construisent leur monde et leur propre identité, modèlent et envoient des « signaux de sortie » (Born et Goldschmidt, 1997) qui peuvent être repris dans une grande variété de pratiques communicationnelles. J'invite alors à explorer, du point de vue d'une recherche qualitative par entrevues, l'« hypothèse absurde » posée par la théorie des systèmes communicationnels selon laquelle les systèmes sociaux sont, eux aussi (et non seulement les individus), des « systèmes observateurs » (*Observing Systems* ; von Foerster).

À maints égards, mes réflexions ici sont encore tâtonnantes et en cours d'élaboration à proprement parler. C'est la préparation de cet hommage à mon ancienne professeure Claude Faugeron qui m'a, pour ainsi dire, catapulté « accidentellement » sur ce sujet. En effet, j'ai décidé d'apporter ma contribution en traitant des entrevues de recherche appliquées à la justice pénale. Au début, ce choix n'avait rien à voir avec le thème retenu ; il avait été fait spontanément parce que je dois à Claude ma formation en recherche par entrevues non directives. Elle m'a aussi accompagné dans mes premières réflexions épistémologiques sur le rapport entre le qualitatif et le quantitatif. Ce n'est pas tout. Encore aujourd'hui, au début de la section consacrée aux entrevues dans mes cours de méthodologie, je rappelle aux étudiants que l'enseignement qui suivra reprend, à maints égards, mes notes écrites dans le cadre de la formation qui m'a été donnée par Claude. D'où mon choix de revenir à ce thème en son hommage.

Mais il y avait un hic. Comment pouvais-je rendre hommage à ma professeure d'entrevues en écrivant un texte sur les entrevues ? Rien de plus embarrassant, puisque j'avais la nette impression qu'après 25 ans je n'avais rien appris de plus par moi-même sur les entrevues au plan théorique ou pratique. Que faire alors ? Devais-je rappeler à Claude ses notes

de cours dans le vague espoir qu'elle les ait oubliées et puisse en tirer un plaisir nostalgique ? Or, je travaillais à ce moment sur la théorie des systèmes pour résoudre certaines énigmes trouvées dans le cadre d'une recherche socio-historique sur le système pénal. Vous pouvez deviner la suite : une association d'idées et la décision de mettre sur pied une recherche par entrevues sur l'autoportrait identitaire du système pénal. Et cet article doit être lu d'autant plus comme un *work in progress* que les entrevues n'ont pas été encore entièrement confectionnées et moins encore empiriquement testées. Mais le pari me paraît prometteur.

La recherche qualitative : les acteurs et les systèmes

[Retour à la table des matières](#)

Avant tout, posons-nous la question : les recherches sociologiques par entrevues n'ont-elles pas déjà suffisamment touché toutes sortes de systèmes sociaux et tous les aspects de ces systèmes ? J'y répondrai par la négative et tenterai de montrer que l'approche présentée ici n'est pas dans un rapport d'incompatibilité radicale avec les usages courants de l'entrevue en sociologie, pas plus qu'elle ne fait que suivre les sentiers battus. L'hypothèse est essentiellement la suivante : nous n'avons pas accordé assez de place dans les recherches par entrevues à l'examen des systèmes sociaux « tout seuls », c'est-à-dire sans rapport direct et soutenu aux acteurs ², et les entrevues peuvent paradoxalement contribuer à cette démarche.

Certes, la première impression, c'est que l'usage des entrevues est allé dans toutes les directions. Comme le décrit Bertaux (1997, 13-16), cette

² Rusche et Kirchheimer (1939, 123) ont soutenu que pour étudier certains aspects de la peine, il fallait la détacher de son lien avec la criminalité. Ce lien serait alors au moins à certains égards une sorte d'obstacle à la connaissance du système pénal. On se souviendra que Foucault (1975, 29) a valorisé et adopté « ce repère essentiel ». Je crois que l'on peut dire la même chose ici : pour étudier certains aspects des systèmes sociaux, il faut pouvoir les traiter aussi sans un rapport direct et soutenu aux acteurs.

méthode a fait ses preuves pour observer les « mondes sociaux », les « catégories de situation » et, sous certaines conditions, les « trajectoires sociales ». Les mondes sociaux sont, selon Bertaux, ceux qui se construisent « autour d'une activité spécifique » : la boulangerie artisanale, l'enseignement primaire, la police, la poste, etc. Par catégories de situation, il comprend les mères monoparentales, les pères divorcés, les toxicomanes, les handicapés physiques, les chômeurs de longue durée, etc. Comme il le souligne, « le phénomène de "situation particulière" n'implique pas nécessairement la formation d'un monde social : les mères élevant seules leurs enfants n'ont pas d'activité commune, pas plus que les chômeurs de longue durée ou les malades chroniques » (Bertaux, 1997, 15). Enfin, cette méthode a aussi traité des trajectoires sociales dont la cohérence a été donnée par certains objets spécifiques : carrière des avocats, des malades mentaux, des travailleuses du sexe, etc. On peut ajouter aussi les catégories de *styles de vie*, de *stratégies de survie* ou de *résistance*, etc.

Notez que Bertaux (1997, 14) signale que les mondes sociaux « constituent en quelque sorte des mésocosmes dont chacun est lui-même constitué de nombreux microcosmes : boulangeries, commissariats de police, bureaux de postes... ». L'hypothèse centrale de la perspective ethnosociologique, poursuit-il, « est que les logiques qui régissent l'ensemble d'un monde social ou mésocosme sont également à l'œuvre dans chacun des microcosmes qui le composent : en observant de façon approfondie un seul, ou mieux quelques-uns de ces derniers, et pour peu qu'on parvienne à en identifier les logiques d'action, les mécanismes sociaux, les processus de reproduction et de transformation, on devrait pouvoir saisir certaines au moins *des logiques sociales* du mésocosme lui-même » (souligné par l'auteur).

Tout cela me paraît irréprochable, mais j'aimerais signaler où l'accent est mis en termes d'observation et où il semble exister un espace pour un regard qui observe d'autres choses. Tout d'abord, le mot système est absent. Certes, ceci peut n'avoir aucune signification, car le concept de monde social aurait joué un rôle équivalent. Évidemment, ce qui fait défaut, c'est moins un concept qu'une théorie pour guider l'observation. Par exemple, Bertaux relie le commissariat de police (microcosme) à la police (mésocosme), mais qu'arrive-t-il après ? Quel rapport aurait ce monde avec le système pénal ? La notion de « monde » est excessivement inductive et centrée sur la notion d'activité commune pour permettre

l'observation d'une communication qui articulerait des activités distinctes ou qui serait produite par un système de l'envergure du système pénal. Deuxièmement, le monde social paraît être vu davantage comme le résultat d'un type d'activité spécifique *des acteurs* que l'inverse (les activités comme résultat du monde social). Troisièmement, le concept de *monde social* permet mal d'observer un système *de pensée* et l'identité éventuelle de l'un ou l'autre de ces mondes : il permet surtout d'observer les *logiques* sociales, les *mécanismes sociaux*, les structures et, assurément aussi, la culture de ces micro/mésocosmes ³. Bien entendu, c'est une question empirique celle de savoir si chaque monde social a ou non un système de pensée (savant) ou au moins un autoportrait identitaire.

Si l'on croit que la lacune indiquée découle de la description qu'a faite Bertaux, on peut indiquer d'autres champs de recherche passés sous silence ⁴ ou encore souligner les recherches portant sur les organisations. Dans ce dernier cas, on dira alors que la méthode de l'entrevue a été utilisée pour connaître le système des organisations et des institutions : entreprise, prison, école, hôpital, tribunaux, associations sportives, casernes, etc. et leur mode de fonctionnement (mécanismes sociaux, logiques institutionnelles d'action, microculture, etc.). Elle a même visé à l'occasion la connaissance des unités macrosociales comme le mode de fonctionnement des systèmes sociaux sociétaux ou les traits culturels et structuraux d'une société donnée à une certaine époque ⁵. Moi-même, j'ai participé à une recherche basée sur des entrevues, qui voulait mieux connaître le système pénal et qui l'a envisagé comme un macrosystème social (Pires, 1989 ; Pires, Blankevoort et Landreville, 1981) ⁶. Cependant, je suis per-

³ Bertaux semble parfois présenter les récits de vie comme la description d'une perspective, l'enquête sociographique, et non comme la description d'une pratique de recherche traversée par plusieurs perspectives. La distinction qu'il fait n'est pas alors très claire. De quoi se distingue l'enquête sociographique ? D'une description appuyée sur une théorie ? Si c'est le cas, ce dont il parle ne couvre pas d'autres manières d'observer.

⁴ Par exemple, les recherches portant spécifiquement sur les représentations sociales (Michelat, 1975 Moscovici, 1976).

⁵ Voir par exemple Gagnon et Jean (1975).

⁶ Le choix de réserver le terme macro pour la société tout entière et de décider de traiter les autres sous-systèmes de grande portée (économique, juridique, etc.) comme des mésosystèmes est négligeable ici. L'important c'est reconnaître que le

suadé aujourd'hui que toutes mes formulations de cette époque (« saisir et comprendre la logique d'opération du système, découvrir les mécanismes sociaux en œuvre, etc. ») n'indiquaient pas encore tout à fait ce que j'envisage ici. Bien sûr, je peux me tromper, même par rapport à une auto-observation. Quoi qu'il en soit, toutes ces contributions sont aujourd'hui largement connues et reconnues. La question rebondit alors : y a-t-il encore quelque chose que l'on puisse ajouter pour observer mieux des choses que nous observons déjà en partie ? Bref, y a-t-il des nouveaux horizons épistémologiques possibles pour les recherches qui sont menées à l'aide d'entrevues et concernant les systèmes ?

Pour y répondre de façon plus convaincante, on peut examiner de plus près comment le chercheur envisage les entrevues. Or, l'étude de Poupart (1997, 174-185) laisse voir que les arguments donnés en appui des entrevues ont systématiquement thématiqué le *lien entre* l'acteur et le système. D'ailleurs, le débat entre déterminisme et liberté illustre bien cet attachement aux acteurs et la difficulté à thématiquer le système par lui-même. Ainsi, si l'on observe ce que le système fait aux acteurs, on souligne que le premier façonne, limite ou détermine les derniers ; si l'on observe ce que font les acteurs, on montre comment ceux-ci construisent, résistent, déjouent ou se libèrent du système. Mais dans les deux cas, *l'acteur et le système* sont cousus ensemble et on observe soit *l'effet* du système sur l'acteur soit la *capacité* de l'acteur vis-à-vis du système.

Pour visualiser comment le débat déterminisme/liberté est tourné vers les acteurs, placez-vous maintenant du côté des systèmes et posez-vous la question : les systèmes sont-ils libres ou déterminés par rapport aux individus ? Le même débat va reprendre, mais de façon un peu différente, car une autre question va apparaître : combien faut-il compter d'individus, et avec quels moyens, pour pouvoir infléchir de façon stable et durable un (macro) système ? On va se demander alors, inversement, quels sont les effets des individus sur le système et quelle est la capacité de celui-ci de se débarrasser des individus, de leur résister ou simplement de les ignorer.

système pénal occidental dépasse les frontières d'un pays sur plusieurs de ces aspects.

Poupart présente trois groupes d'arguments justifiant les entrevues et, par ricochet, l'observation *in situ* : (a) les arguments d'ordre épistémologique centrés sur la nécessité d'explorer en profondeur *la perspective des acteurs sociaux* jugée indispensable pour comprendre les *conduites sociales* ; (b) les arguments d'ordre ethico-politique soulignant les avantages (y compris sur le plan épistémologique) d'une « observation de l'intérieur » des dilemmes vécus par les acteurs ⁷ ; (c) les arguments proprement méthodologiques sur les propriétés de l'entretien comme outil d'information susceptible d'éclairer les « réalités sociales » et surtout, dit-il, « comme instrument privilégié d'accès à *l'expérience des acteurs* » (Poupart, 1997, 174).

Dans la présentation de ces arguments et des débats qu'ils ont suscités, on voit apparaître cette idée directrice selon laquelle l'entrevue donne accès tout particulièrement à *la compréhension des acteurs, à ce qu'ils croient ou pensent, à ce qu'ils font et à ce qui leur arrive : à leur point de vue (standpoint) ; à l'intelligibilité de leur conduite sociale et des contraintes ou déterminants qui pèsent sur eux ; à la saisie de leur capacité à résister, à s'émanciper, à échapper aux contraintes ou à construire la réalité ; enfin, pour parler comme Bourdieu (1993a), à la compréhension des « misères du monde », en permettant au sociologue de bien cerner la condition sociale des autres, particulièrement des démunis. Bourdieu (1993a, 915 et 925), sans doute en raison du thème de son ouvrage, voit particulièrement l'entrevue comme une manière d'amener les enquêtés à « construire leur propre point de vue sur eux-mêmes et sur le monde et [à] rendre manifeste le point, à l'intérieur de ce monde, à partir duquel ils se voient eux-mêmes et voient le monde... ». L'entrevue devient alors « une auto-analyse provoquée et accompagnée » et le sociologue « ne peut ignorer que le propre de son point de vue est d'être un point de vue sur un point de vue » (ibid.). Comme on le voit, on est centré sur le rapport acteur/système.*

Insistons sur le fait que tout cela n'a rien de négatif, bien au contraire. Mais ces propos montrent qu'il y a peut-être une place encore non suffisamment occupée par l'entrevue. En effet, l'hypothèse envisagée ici est celle de bénéficier de l'expérience de certains enquêtés pour les amener à

⁷ On souligne aussi les avantages d'une observation « d'en bas » (Pires, 1997, 35-38).

construire, eux aussi, du moins en partie, un point de vue sur un point de vue : leur point de vue sur le point de vue du système. Soulignons que ce que Bourdieu a indiqué par rapport au sociologue reste valable ici aussi : cette construction de l'enquêté sur le point de vue du système ne l'amène pas à faire pour autant le travail du sociologue.

Rappelons que la notion d'expérience est ambiguë. Sous un certain angle, elle nous ramène à ce qui est *empirique*, la donnée du fait brut. Nous sommes plus proches de cet angle lorsque nous mettons l'accent sur l'expérience de vie comme un *fait vécu* ou une expérience *subie* par les enquêtés. Sous l'autre angle, elle nous renvoie à ce qui est *expérimentation ou expérimental*. Nous nous approchons de ce sens lorsque l'observation privilégie le « savoir ou le savoir-faire acquis par exercice » (Foulquié, 1962, 255 et 257). La recherche qualitative a insisté, selon les objets, soit sur l'expérience-empirique soit sur l'expérience-savoir-faire (activités professionnelles), mais a négligé remarquablement la dimension savante et plus réflexive reliée aussi à l'expérience, c'est-à-dire le rôle de l'expérience-savoir tout court des acteurs et du système. C'est cette dimension que nous voulons combler ici. Comme le souligne Henrique Vaz (1986, 243), qui discute de la notion d'expérience aux frontières de la philosophie et de la théologie, « l'opposition entre expérience et pensée, c'est le premier faux lieu commun duquel il convient de se débarrasser ». En effet, ajoute-t-il, « l'expérience n'est que la face de la pensée qui se tourne vers la *présence* de l'objet ». Et autant dans son origine étymologique grecque (*empeiría*) que latine (*experientia*), on voit se dégager le sens de « tenter », « vérifier » (*comprovar*), « s'assurer », ce qui signifie « parcourir l'objet dans tous les sens (comme dans l'allemand *Erfahrung*) » (Vaz, 1986, 244).

Ceci dit, il importe de préciser que l'approche présentée n'est pas en complète contradiction ou rupture avec les usages des entrevues et les résultats des recherches. Poupart (1997, 176) souligne que les recherches qui ont été centrées sur les acteurs ont quand même insisté ou laissé clairement voir le rôle du contexte social ou d'une institution dans leur construction du sens. Autrement dit : le sens construit par les acteurs n'est pas toujours nécessairement *le leur* ; il peut très bien être celui de l'institution. En effet, quoi dire si l'individu était, dans un bon nombre de cas, plutôt une courroie de transmission de l'observation et de la connaissance des systèmes ? Et si l'individu *observait pour un* système, c'est-à-dire

avec les schémas et les distinctions proposées par ce système ? Et s'il *connaissait pour un système*, en nous communiquant ses théories, sa façon de penser les problèmes et son autoportrait identitaire, en « acceptant [par là] les choses comme telles ⁸ » ? Il s'agit alors de prendre appui sur l'expérience cognitive des acteurs dans le système communicationnel, par l'entremise d'entrevues, pour explorer plus directement certains aspects du système de pensée des systèmes. Il s'agit de placer, au plan épistémologique et dans un premier moment, les systèmes « sur un pied d'égalité » avec les acteurs pour pouvoir étudier les premiers par eux-mêmes.

Les systèmes observateurs

[Retour à la table des matières](#)

Alors, commençons par l'affirmation peu controversée qu'il est nécessaire, pour le sociologue, de préciser qui observe *quoi* et *comment* (i.e., avec quelles distinctions). Car comme l'écrit Luhmann (1998, 225), nous devons observer l'observateur quand nous voulons savoir quelle est la référence systémique que pose l'observateur comme fondement (de soi-même ou d'un autre système). En effet, « le monde ne dit rien par rapport aux préférences référentielles » (ibid.). Supposons que l'on ajoute ensuite à cette affirmation quelque chose de plus controversé : que le *qui* est une référence systémique. Il peut être un individu (système psychique) ou un sous-système social, une organisation, etc. Toute observation (ou toute théorie) est alors une observation (ou une théorie) des systèmes observateurs. Si l'on accepte provisoirement cette « hypothèse absurde », il y aurait plusieurs systèmes sociaux (et non seulement des individus) avec une ou des théories pour leur propre usage et avec des images et des autopor-

⁸ Nous empruntons ici l'expression et la signification conceptuelle du mathématicien Gabriel Stolzenberg (1981, 281-282). Il démontre que certaines démarches que nous faisons « *ne sont pas de simples étapes de "construction"* » ; elles constituent aussi un processus d'«*acceptation*», ou plutôt d'«*acceptation des choses comme telles*» » (282). Cela veut dire, pour mes propos, que les individus ne construisent pas tout le temps simplement une démarche à eux ; il leur arrive d'accepter des pensées systémiques comme telles, y compris des identités systémiques comme telles, et, ce faisant, ils reconduisent la construction systémique (qui ne leur appartient pas).

traits. En ce sens, ils sont aussi des systèmes qui observent et s'auto-observent. Et les individus peuvent observer pour eux.

Nous avons alors plusieurs options langagières pour décrire cette situation. Nous pouvons réserver le mot système pour les systèmes sociaux seulement et distinguer entre système social et acteur, tout en reconnaissant qu'autant les acteurs que les systèmes observent et « pensent ». Nous pouvons aussi employer pour les deux faces de la distinction le concept de système, mais distinguer alors entre deux sortes de systèmes, psychique et social. Nous pouvons, enfin, accorder une préférence au concept d'acteur et distinguer alors entre l'acteur-individu et l'acteur-système. Il est possible que la préférence stratégique du chercheur pour l'un ou l'autre de ces choix varie en fonction des objets, du champ d'étude ou de la perspective théorique. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le choix de ce langage qui pose des problèmes. La nouveauté réside plutôt dans l'attribution de qualités épistémiques à un système de référence qui n'est pas l'individu. Ce qui est difficile, c'est dire qu'un système social est un sujet observant/connaissant (Teubner, 1989). Car l'anthropologie philosophique attribue cette qualité exclusivement à l'individu, à la personne, à la conscience ou à un sujet qui se donne des objets. Accepter que les systèmes observent signifie que nous (individus) observons pour nous-mêmes, mais aussi pour un système social.

Nous pouvons indiquer immédiatement un des avantages de cette « hypothèse absurde ». Elle favorise la « vigilance épistémologique » (Bachelard) du chercheur parce qu'il ne va plus supposer aussi aisément qu'il est original, qu'il observe seulement pour lui ou pour sa science ; il sera obligé de se demander s'il n'est pas en train d'observer pour un autre système et si cela améliore ou empire la qualité de son observation. Il devra se dire : « Peut-être suis-je en train d'actualiser une vision identitaire ou un schéma d'observation communiqué par un autre système, ce qui m'empêche de mobiliser d'autres distinctions pour observer autrement. » C'est pour cette raison que le diplôme de sociologie et ses méthodes ne sont pas suffisants pour prévenir le fait, comme le remarque Bourdieu (1993b), que j'emploie, pour penser un système, des catégories de pensée produites et garanties par ce système. Dit autrement : je ne vois pas « de l'extérieur » les autres systèmes parce que je me place dans la sociologie ; pour voir « de l'extérieur » d'un système, il faut connaître déjà paradoxalement son « intérieur », les catégories de pensée qu'il pro-

duit, faute de quoi je ne peux pas être entièrement sûr du lieu à partir duquel j'observe.

Au moins deux craintes nous entraînent à repousser cette hypothèse épistémique et la rendent trop vite invraisemblable : la crainte de la personnification des systèmes sociaux (Coulson et Riddell, 1970, 18) et celle de l'illusion naturaliste (Accardo, 1997, chap. 1). Il faut, à coup sûr, éviter ces deux erreurs.

La crainte de personnification de la société vient d'un usage quasi magique du concept de société par le sociologue lui-même. En partant de la sémantique de l'individu et de la société, et en voulant montrer que l'individu subit des influences de la société, on fait appel à une métaphore qui indique la société comme planifiant les rôles sociaux des individus, leur assignant une place dans la structure sociale, etc. Une autre version de cela, c'est le volontarisme. On dira alors, par exemple, que l'État *se sert* (comme s'il était un individu) du système pénal *pour* (intention) opprimer les pauvres, etc. Nous sommes ici bien loin de cet usage.

La deuxième crainte, également légitime, est celle d'accoler des attributs physiques (naturels) à des entités qui, de toute évidence, n'en ont pas. Les systèmes sociaux n'ont ni yeux, ni conscience ou inconscient (même si l'on a cru que oui), ni cerveaux. Comment alors peuvent-ils observer et penser ? À coup sûr, il ne faut pas prendre cette affirmation sous cet angle. Comme le disent Luhmann et De Giorgi (1992, 53), « seulement la conscience peut penser (mais elle ne peut pas penser avec ses propres pensées dans l'autre conscience) et seulement la société peut communiquer ». Lorsque Teubner (1989, 728), prolongeant la perspective de Luhmann, affirme que « les organisations "pensent" », il ne se réfère évidemment pas à cette activité qui est le propre de la conscience d'un individu ; il veut indiquer tout simplement que « c'est à travers une communication interne qu'elles [les organisations] construisent des réalités sociales qui leur appartiennent, assez distinctes des constructions de la réalité des membres individuels ».

A nous tous, effectivement, il peut paraître bizarre de dire qu'un système observe parce que nous associons le fait d'observer au fait physique d'avoir *des yeux* et nous considérons que seuls des individus avec des yeux peuvent observer. Mais l'observation, pour ainsi dire, n'exige pas

d'avoir des yeux ; c'est avoir un *point de vue*, une *perspective*, être capable de proposer une distinction pour désigner un objet, etc. Dès lors, préciser *qui* observe, c'est préciser la *source* du point de vue et non seulement indiquer l'informant ou la position sociale de l'informant à partir duquel nous saisissons l'observation. Car, dans cette hypothèse, je situe peut-être le sujet dans son contexte, mais je ne situe pas pour autant la connaissance qu'il transmet.

En effet, il convient de distinguer entre le point d'ancrage empirique de l'observation, tel ou tel individu, et l'origine du système de référence de l'observation : tel ou tel système, psychologique ou social.

Revenons alors à l'énoncé théorique qui affirme que les systèmes existent et qu'ils développent des points de vue sur leur environnement et sur eux-mêmes : ils *sont des systèmes* sociaux observateurs. D'un point de vue méthodologique et analytique, la question « qui observe ? » implique alors nécessairement une démultiplication qui a une valeur stratégique du point de vue de la connaissance :

- s'agit-il d'un individu (système psychique) qui observe ou d'un sous-système social qui observe à travers le système psychique ?
- s'il s'agit, par hypothèse, d'un sous-système, quel serait ce sous-système de référence ?
- et, dans les deux cas, quelle est la « distinction directrice » (*Leitdifferenz*)⁹ qu'utilise l'observateur (acteur/système social) comme schéma pour ses observations ?

⁹ Sur le concept de « distinction directrice » dans l'épistémologie constructiviste et systémique de Luhmann, voir Clam (1997, 15) et, plus globalement, l'excellente introduction de Rasch (2002). Le mot *Leit* en allemand indique « direction », comme dans *Leitmotiv*, et il a l'avantage de ne pas exprimer une hiérarchie de valeurs. Une distinction directrice n'est pas alors en soi plus importante qu'une autre ; elle est seulement celle qui, dans le cadre considéré, donne la direction des distinctions subséquentes et détermine l'observation.

Les systèmes de pensée des systèmes communicationnels

[Retour à la table des matières](#)

Examinons maintenant de plus près l'approche qui sous-tend les réflexions qui vont suivre sur les entrevues. Comme je l'ai déjà dit, elle prend place dans la confluence des réflexions de Foucault sur les *systèmes de pensée* et des contributions de la théorie des systèmes. Je dirai alors que certaines organisations et certains sous-systèmes sociétaux plus, larges sont des systèmes *qui observent* leur environnement et s'auto-observent ; ils ont, entre autres choses, un *système de pensée* (dimension cognitive) et une *image identitaire* propre.

Je vais employer d'une part le concept de *système de pensée* et, d'autre part, le concept de *discours savants* suivi d'une qualification (alternatif ou régressif) pour réduire la complexité de l'ensemble des communications internes d'un système.

Le concept de système de pensée comprend, en principe, tous les discours *savants* (ou ayant un appui savant) qui ont été *sélectionnés, validés, stabilisés* et *généralisés* par le système social en question, en l'occurrence le système pénal. Le ou les autoportraits identitaires *actuels* du système font partie de son système de pensée. Ajoutons que les théories ou principes qui informent, complètent, complexifient ou appuient d'une quelconque façon l'image identitaire, y compris en ajoutant une certaine tension ou polarisation interne, peuvent avoir une valeur stratégique particulière.

Comme tout système produit accidentellement des germes de mutation ou de régression qui peuvent avoir, avec l'aide du temps et des opérations subséquentes, plus ou moins de chances de survie et de généralisation, il ne suffit pas de séparer d'un côté le système de pensée et de l'autre le reste des communications. Il faut pouvoir observer les « idées nouvel-

les actuelles » (dont on ne connaît pas l'avenir) et les « anciennes idées nouvelles » qui ont été, selon le cas, perdues, faiblement consacrées, marginalisées, neutralisées (trop circonscrites) ou dévalorisées ¹⁰. En plus, pour observer les tendances de notre temps, il est important aussi d'identifier les nouveaux discours régressifs ou la reprise des anciens discours du même genre. Les concepts de discours (savants) alternatifs ou régressifs seront employés pour désigner deux autres ensembles de discours savants qui n'ont pas pris une forme systémique. En effet, du point de vue de leurs processus, ces discours, pour parler comme Born et Goldschmidt (1997, 130), « sont tout le temps émergents ¹¹ ». Un observateur externe peut néanmoins les *localiser* dans le temps et *établir des liens* de ressemblance ou de différence entre eux. Cet observateur peut alors les distinguer, par rapport à l'échelle temporelle, entre « ancien et actuel » (passé/notre temps) ou encore, par rapport au corpus des connaissances conservées, entre « déjà vu et nouveau ».

À partir des observations empiriques concernant un système complexe comme le système pénal, on peut distinguer alors, dans l'ensemble des communications internes, *au moins* quatre types ou genres de communication. Tout d'abord, celles qui relèvent du système de pensée. Deuxièmement, celles qui indiquent un discours savant alternatif (qui est porteur aussi d'une image identitaire). Rappelons que ce discours est plutôt marginalisé, fortement circonscrit, neutralisé ou dévalorisé. Jusqu'à ce qu'il

¹⁰ Dreyfus et Rabinow (1982, 361-363) ont souligné, avec raison, que les recherches de Foucault n'essaient pas « d'expliquer comment un système de pensée a pu émerger ». Il ne fait pas de place aux idées alternatives marginalisées et, par conséquent, on ne peut pas comprendre la naissance d'un nouveau système éthique. C'est de cela que j'ai essayé de tenir compte ici.

¹¹ Il y aurait un parallèle important à faire ici avec les réflexions de Deleuze concernant les concepts de différence et de répétition. En effet, ces discours relèveraient du registre de la répétition plutôt que de celui de la généralité (ressemblances et équivalences). « Répéter, écrit Deleuze (1972, 7-9), c'est se comporter, mais par rapport à quelque chose d'unique ou de singulier, qui n'a pas de semblable ou d'équivalent. » La répétition se caractérise alors par le fait d'être une « singularité insubstituable ». « Le vol et le don » sont ainsi les critères de la répétition. D'où le fait que la répétition « est contre la loi : contre la forme semblable et le contenu équivalent de la loi ». Bref, « la répétition, c'est la transgression » ou encore l'« universalité du singulier ». Car elle n'ajoute pas « une seconde et une troisième fois à la première », mais elle porte « la première fois à la "nième" puissance » (ibid.).

soit intégré au système de pensée, il est en état permanent de transgression. En outre, il peut ou non avoir des théories de remplacement achevées pour soutenir sa vision identitaire. Troisièmement, les communications qui indiquent, au contraire, la présence d'un discours savant régressif (qui est porteur aussi d'une image identitaire). Quatrièmement, il y a les « autres communications », celles qui, *prima facie* et au moment de l'observation, ne semblent relever d'aucun des trois types précédents selon le point de vue de l'observateur. La figure ci-après visualise ces quatre configurations discursives.

Nous n'avons pas ici à développer davantage cette description des communications. Signalons seulement qu'un observateur externe peut, dans un deuxième moment, réduire davantage cette complexité à l'aide, par exemple, d'une théorie de l'évolution de ce système. Il peut alors sélectionner dans les trois premiers groupes seulement les théories ou les discours savants qui relèvent de la « zone nucléaire » du système, ou qui ont rapport aux « normes de la zone nucléaire » de ce système. C'est-à-dire les manières de penser qui, selon la théorie et les preuves empiriques

disponibles, sont les plus susceptibles de favoriser ou, au contraire, d'empêcher une évolution de palier du système (sa mutation). La figure laisse voir cette option.

Notez aussi que le discours régressif *peut avoir* un « avantage » sur le discours alternatif : celui de compter sur le fait de rappeler une dimension ou un aspect qui a été sélectionné, validé, stabilisé, généralisé et valorisé par le système de pensée, tandis que le discours alternatif avance des propos qui sont souvent entièrement innovateurs, moins valorisés ou qui ont été quasi totalement exclus de ce système (c'est le cas du système pénal). Bien entendu, avec l'aide du temps et selon les décisions internes du système, le discours alternatif peut venir à gagner une place plus significative et à modifier ce « rapport inégalitaire », mais ceci n'est pas une tâche facile.

Tout ceci est une question empirique. Des situations paradoxales peuvent alors arriver, comme la présence d'un double discours identitaire ¹². Dans la figure, les sous-ensembles 1, 2, 3, 4, etc., indiquent les théories-clés de décision du système. Ce qui est important, c'est de noter que celles-ci ne sont pas nécessairement harmonieuses ou cohérentes entre elles : elles peuvent être « en compétition » ou afficher une rhétorique d'opposition sans conséquences pratiques significatives. Cette opposition donne une certaine élasticité au système, au moins au plan des valeurs. La présence de tensions permet des bifurcations, voire l'apparition de germes de mutation. Mais si ces théories se séparent *vers l'intérieur* du système de pensée lui-même (faces internes), elles ne contribuent pas moins à bâtir (temporairement) les frontières communes du système de pensée (face externe) ¹³. Ceci rend compte de la complexité interne du système et montre qu'il peut ne pas être, à proprement parler, « consensuel » sur le plan des valeurs ou de certaines images reliées aux opérations concrètes du système. L'image identitaire peut aussi être marquée par des tensions du même genre (voir la fissure dans le cercle de l'identité actuelle). Il faut garder à l'esprit que le contenu sémantique de tout cela peut se transformer avec le temps et avec le concours des décisions internes du système.

¹² En ce qui concerne le système pénal, voir Pires, 2001.

¹³ Sur cette question, voir van de Kerchove, 1981 et Pires, 1998.

L'appellation « théories de décision » a été choisie afin d'échapper à un raisonnement (courant en matière pénale) mettant l'accent sur les effets promis par les théories de décision (de la zone nucléaire). Il ne faut pas supposer que la réalisation du *but* énoncé dans une théorie de décision est essentielle pour le système ; que la théorie sera abandonnée par le simple fait que le but ne s'accomplit pas, etc. Dit autrement : la théorie n'est pas là *pour produire un effet qui dépasse la décision elle-même et ses effets sur les opérations subséquentes du système*. Par exemple, la théorie de la dissuasion est une théorie dont la dissuasion effective n'est pas un enjeu important ; ce qui compte, c'est que l'on continue à prendre les décisions internes (demander, créer et appliquer des lois avec des peines sévères, réduire la portée des alternatives, etc.) qu'elle nous permet de prendre ou de justifier. Dernière remarque : ce terme ne veut pas suggérer que chaque décision pouvant être reliée à une des théories est « gouvernée » consciemment par l'une ou l'autre des théories concernées : leur fonction n'est pas d'être omniprésente dans chaque conscience individuelle, ce qui est sociologiquement parlant impensable. Il y a une série de décisions mécaniques, automatiques, routinières, etc. Mais, par rapport aux opérations les concernant, ces théories peuvent être évoquées en cas d'interpellation.

Avant de poursuivre, il faut noter deux difficultés méthodologiques majeures lorsqu'on met particulièrement l'accent sur le *discours identitaire* d'un système. D'abord, il faut avoir une hypothèse sur la localisation d'un tel discours. Ensuite, il faut aussi pouvoir identifier les énoncés susceptibles d'indiquer cette identité.

Dans les systèmes complexes, le problème de la localisation est non négligeable. Car, la nature même d'un tel discours fait de lui un événement rare. En effet, tous les endroits et tous les moments ne sont pas propices pour parler de soi. Le discours identitaire du système ne se produit pas alors dans toutes les opérations du système ni dans tous les lieux. Compte tenu des particularités de l'écriture par opposition à la communication orale, c'est la première qui l'emporte pour ce genre de discours : ce sont les documents *écrits, savants, voire philosophiques et autoréflexifs* (période de réformes, de crise, etc.) d'un système ou d'une organisation qui ont une plus grande valeur stratégique pour retracer ce discours identitaire.

Les recherches sur l'histoire des idées concernant le système, ses théories, etc., constituent un instrument-clé pour cette recherche. En ce qui concerne le système pénal, on peut trouver ce discours dans les philosophies de la peine, dans certains ouvrages de doctrine juridico-pénale ou de théorie du droit, dans le discours des commissions juridiques (particulièrement en période de réforme), dans les manuels d'enseignement adressés aux futurs juristes, dans les documents gouvernementaux présentant des énoncés de principe et dans les décisions des cours supérieures de justice. Des endroits où on est appelé à parler de soi. On le trouve aussi à l'occasion dans les débats parlementaires et, de façon plus indirecte et moins durable, dans les discours du personnel de justice qui sont médiatisés ou dans les discours construits comme des « messages de sortie », pour paraphraser Born et Goldschmidt (1997, 127).

Ceci pose une limite à l'entrevue dans ce genre de fouille. Excepté peut-être pour la consultation, l'entrevue n'est pas la méthode empirique la plus adéquate pour partir à la recherche du discours identitaire d'un système remarquablement complexe. Mais elle peut avoir un rôle-clé à jouer une fois qu'on croit avoir trouvé ce discours.

Quant au type d'énoncés, on doit porter une attention particulière à (a) ceux indiquant les fonctions, les finalités, les principes directeurs ou les images chères au système ; (b) ceux affirmant la manière par laquelle on conçoit l'autonomie ou les différences du système vis-à-vis d'autres ; (c) ceux portant sur les *moyens* à valoriser, ou au contraire, à exclure ou dévaloriser ; (d) ceux portant sur les « idéaux moraux » ou sur une vision de l'avenir.

Voici quelques illustrations de ce genre de propos identitaires : « comme l'appellation droit *pénal* l'indique, sa fonction est de punir » ; « ce qui définit et caractérise le droit criminel, c'est le fait de donner des *peines* et non d'autres types de sanctions » ; « introduire le dédommagement en matière criminelle, c'est transformer le droit pénal en droit civil » ; « en droit pénal, le mal se paie par le mal » ; « la procédure pénale ne peut pas accepter la réconciliation entre les parties » ; etc. Ce sont des propos de ce genre qui nous amènent à nous demander s'il s'agit bien là d'un *récit identitaire* du système : sa façon d'observer et concevoir sa propre identité, son « moi ». Plusieurs questions peuvent alors venir à l'esprit : comment ce système est-il venu à s'auto-observer de cette fa-

çon ? Conçoit-on, oui ou non, une autre *identité*, une autre *façon d'envisager son identité* ? Conçoit-on son identité comme *définitivement donnée et caractérisée* ou, au contraire, voit-on (maintenant) la possibilité d'un autre autoportrait et de s'autoconstruire autrement ? Quels sont les effets ou les conséquences de ces autoportraits sur le système lui-même et sa capacité d'évoluer ? Etc. Voilà des exemples de ce qu'un regard sociologique sur l'identité systémique peut apporter comme questions de recherche ¹⁴.

Notons en plus que le système de pensée n'est pas conceptualisé comme une *idéologie* qui trompe les opérateurs ou leur public. S'il peut effectivement être utilisé dans une opération stratégique, il ne se résume pas à cela : il est une connaissance *qui se prend au sérieux*, et c'est justement ici que se trouve le nœud. Le système de pensée a une forte composante *savante* qui - envisagée du point de vue des acteurs - les amène à « accepter des choses comme telles » (Stolzenberg) et qui - du point de vue du système - contribue, entre autres choses, à la construction de son autoportrait identitaire.

Afin de faciliter la compréhension, mais sans pouvoir développer davantage, je résumerai ci-dessous *certains* traits du système de pensée *du système pénal* qui peuvent contribuer à la compréhension d'autres systèmes de pensée. Il est alors constitué par une « formation discursive » (Foucault, 1969) :

- qui est savante ;
- qui lie étroitement faits et valeurs ¹⁵
- qui est impersonnelle et autonome
- qui est macrosociale et durable ;
- qui peut contenir des options, des bifurcations et des tensions internes ;

¹⁴ Le lecteur peut faire un parallèle stimulant entre ces questions identitaires et les observations sociologiques sur l'identité des individus faites par Martuccelli (2002, 342-436). Bien entendu, il faut faire la part entre ce qui relève plus spécifiquement d'une sociologie de l'individu et ce qui relève d'une sociologie des systèmes sociaux.

¹⁵ J'emprunte à Morin (1991, 138) cette façon de caractériser un des types de système de pensée.

- qui est institutionnalisée par un système de communications et de pratiques juridiques ;
- et qui est disponible socialement et plus ou moins ventilée ou connue selon la période considérée.

Les entrevues et les systèmes sociaux

[Retour à la table des matières](#)

Rétrospectivement, on peut retracer, dans l'histoire de la sociologie, au moins deux manières de se référer aux entrevues et de les désigner

La première, et la plus ancienne, présente les entrevues par rapport à elles-mêmes, c'est-à-dire par rapport à leur usage social (clinique, de recherche, etc.) et à leur forme opérationnelle (non directive, semi-dirigée, etc.). Cette façon de les traiter a des avantages : elle est interdisciplinaire et favorise une réflexion méthodologique centrée sur l'entrevue elle-même, ce qui minimise le risque de l'associer à un seul choix d'ordre épistémologique ou théorique. Cela n'a cependant pas empêché la prolifération de termes synonymes au fur et à mesure qu'une insatisfaction critique envers l'appellation de départ gagnait du terrain.

Par rapport à leur usage social, on distingue alors les entrevues cliniques, de recherche et celles que l'on trouve inscrites dans d'autres institutions (entrevues d'emploi, journalistique, d'enquête policière, etc.). L'objectif de cette première mise en ordre est d'indiquer les différentes finalités, contextes et particularités des entrevues pour sensibiliser le jeune chercheur à ce qu'il va faire et l'aider à se débarrasser de l'« illusion de facilité » (Grawitz, 1993) ¹⁶.

Par rapport à leur forme opérationnelle, on distingue d'abord deux modalités : l'entrevue de groupe et individuelle. Ensuite, quatre types majeurs se détachent : les entrevues (a) non directives (en profondeur, non

¹⁶ Aujourd'hui, nous adoptons une démarche inverse : nous essayons de défaire l'« illusion de difficulté ». Je suis enclin à croire qu'à long terme l'approche précédente favorisait davantage la préparation pour la recherche.

structurées), (b) semi-directives (ou semi-dirigées, semi-structurées), (c) avec mise en rétrospection et (d) les entrevues centrées (*focused interview*)¹⁷. On fait état aussi des conversations informelles parfois provoquées sur le champ par le chercheur qui réalise des observations *in situ*.

La conversation, l'entrevue et le questionnaire de recherche (au téléphone ou face-à-face) se situent dans une sorte de continuum à l'intérieur duquel il est parfois difficile de marquer les frontières. L'entrevue de recherche ne se distingue de ces deux autres méthodes que dans la mesure où nous la concevons comme une modalité plus ou moins ouverte (mais non fermée) de communication orale dans laquelle deux ou plusieurs personnes *se détachent* d'autres activités sociales pour s'entretenir sur un thème proposé par le chercheur. C'est cela qui fait dire à Bourdieu (1993a, 904) que l'entrevue est une « *relation sociale* qui exerce des effets (variables selon les différents paramètres qui peuvent l'affecter) sur les résultats obtenus ».

La seconde stratégie sémantique, qui se développe après les années 1980, consiste à traiter les entrevues de recherche comme étant soudées à une perspective épistémologique ou méthodologique globale. Alors, l'appellation de l'entrevue désigne un tout qui comprend des présupposés épistémologiques, des concepts de mise en forme théorique, un choix d'entrevue, des critères d'échantillonnage et parfois des indications sur le traitement et l'interprétation des données. L'entrevue est alors présentée sous la forme d'un *design* complet de recherche. C'est l'option adoptée par Bertaux (1997) lorsqu'il parle d'approche ethno-sociologique ou de récit de vie ; c'est aussi celle de Kaufmann (1996) en se référant à l'« entretien compréhensif ». L'avantage de cette option est d'ordre pédagogique : elle fournit une vue cohérente, simplifiée et bien articulée d'un ensemble complet d'opérations de recherche.

En parlant d'interroger les systèmes, je dois me référer d'abord à la méthode d'entrevue elle-même, sans rapport aux autres composantes d'une recherche (échantillonnage, traitement et interprétation des données, etc.) qui peuvent être très diversifiées. Je ne suppose même pas ici une adhésion stricte à l'une ou l'autre des grandes orientations épistémologiques (réalisme, constructivisme). Cela n'implique pas non plus une

¹⁷ Sur ce dernier type d'entrevue, voir Merton, Fiske et Kendall (1956).

acceptation intégrale de la théorie des systèmes communicationnels. Cependant, « interroger les systèmes », c'est plus que parler d'une méthode : cela implique un point de vue épistémologique, une sélection de l'objet et un certain travail théorique ou conceptuel. En ce sens, il me paraît difficile d'accepter la proposition présentée ici si l'on juge complètement injustifiables certaines contributions épistémologiques de la théorie des systèmes communicationnels. Le concept de système de pensée, que nous empruntons à Foucault, est moins essentiel : on peut le refuser tout en acceptant l'objet.

La forme d'entrevue qui me semble, *prima facie*, la plus appropriée pour ce genre d'objet, c'est celle qu'on désigne par semi-directive. Pour clarifier davantage cette appellation, je vais d'abord présenter les styles de relance puis comparer les entrevues non directive et semi-directive.

Les styles de relance en cours d'entrevue

[Retour à la table des matières](#)

Claude Faugeron indiquait cinq grands types d'intervention dont l'une, la reformulation, se divise en trois formes distinctes. Elle insistait aussi sur le fait que le ton et le contexte de l'intervention, et non seulement la forme grammaticale de la phrase, pouvaient à l'occasion déplacer l'intervention d'un type à un autre. Le tableau ci-dessous présente et illustre ces types d'intervention.

Quelques grands types de relance en cours d'entrevue.

1. La question	<ul style="list-style-type: none"> - Pourquoi avez-vous fait cela ? - Qu'est-ce que vous pensez de la justice ?
2. La demande d'explicitation	<ul style="list-style-type: none"> - Je n'ai pas bien compris ce que vous voulez dire par là - Si je vous comprends bien, vous voulez dire que... [vous pensez que...] - Est-ce que je me trompe en disant que vous pensez que
3. La reformulation (<i>rephrasing</i>) :	
a) de contenu	<ul style="list-style-type: none"> - ...vous avez alors quitté votre famille... - ... pour vous ces normes sont alors importantes
b) de sentiment ou d'émotion	<ul style="list-style-type: none"> - ... cela a été difficile pour vous... - ... cette situation semble vous avoir touché
c) de contexte	<ul style="list-style-type: none"> - le bruit semble vous déranger un peu - Tiens, tout à l'heure vous étiez bien, maintenant il semble que vous êtes un peu gêné avec le micro
4. L'évaluation	<ul style="list-style-type: none"> - Mon Dieu ! Ce n'est pas vrai - C'est très bien - Avez-vous eu le courage ? - Sur cette question, vous semblez assez catégorique !
5. La provocation	<ul style="list-style-type: none"> - J'ai l'impression que vous tenez des propos un peu trop officiels - Est-ce que vous croyez vraiment que les choses se passent de cette façon ? - Est-ce que cela exprime aussi votre opinion ?

Selon les paramètres de la situation, toutes ces formes de relance peuvent produire des effets positifs sur le déroulement de l'entrevue du point de vue du chercheur. Ainsi, par exemple, la provocation, bien placée, peut à l'occasion « sauver » une entrevue qui paraît perdue d'avance en amenant l'enquêté à prendre une autre direction. Néanmoins, le type idéalisé de relance dans une entrevue non directive est la reformulation de contenu et de sentiment. Cette dernière a même l'avantage de susciter une personnalisation de la narration et de créer ainsi les conditions pour une plus grande densité dans le discours. La demande d'explicitation est aussi considérée comme une relance acceptable à l'occasion. Les autres types de relance, sauf exception, sont à éviter. Les signes d'encouragement et d'empathie, en revanche, sont valorisés, mais on les distingue d'une évaluation verbale trop incisive.

Dans l'entrevue non directive, le choix de cette sélection d'options se justifie par l'idée de laisser l'interviewé prendre le plus possible un rôle actif pendant l'entrevue et par l'idée de vouloir défaire, chez l'interviewé, une éventuelle tendance à donner des réponses courtes en attente de la prochaine question. Cette entrevue permet aussi à l'interviewé de passer progressivement à des paliers plus profonds de son expérience ou à des choses moins préformulées dans son esprit. Elle a été aussi conçue pour limiter ou réduire (il est impossible de les éliminer entièrement) les biais de l'interviewer ou de son groupe d'appartenance (Rogers, 1945, 281).

Mais, et au-delà des controverses sur les effets négatifs ou positifs des biais, il faut voir que les biais à contrôler varient en fonction des thèmes de recherche et qu'il y a d'autres manières de contrôler la qualité des résultats. Une d'elles est donnée par d'autres connaissances théoriques et empiriques qui peuvent contribuer à bien construire une entrevue semi-directive ou un autre instrument de collecte des données. C'est pour cette raison que l'on ne peut pas faire un parallèle entre une échelle de préjugés, d'un côté, et les différents types d'entrevues ou de formes de cueillette des données de l'autre, où l'entrevue non-directive équivaldrait à celle ayant le moins de biais et le questionnaire comme la forme la plus marquée par les *biais*.

L'entrevue non directive et semi-directive

[Retour à la table des matières](#)

Présentons maintenant plus précisément l'entrevue non directive typique. Elle commence par une *consigne de départ* qui n'est pas une question. Cette consigne présente succinctement le thème de l'entrevue et invite l'interviewé à commencer une narration sur le thème proposé. Par la suite, le chercheur s'engage de préférence dans des *reformulations* sur les dimensions évoquées par son interlocuteur. Trois traits caractérisent alors cette entrevue : (a) une consigne (et non la question) pour le départ ; (b) des relances axées sur la reformulation ; et (c) un déroulement non pré-construit ou non structuré préalablement par le chercheur.

L'entrevue semi-directive, telle que nous l'envisageons, se distingue seulement par son déroulement préconstruit ou semi-structuré (item c). Elle conserve alors les autres attributs de l'entrevue non directive. Le chercheur présente aussi succinctement au départ le thème global de l'entrevue, mais invite l'interviewé à commencer sa narration par le premier sous-thème choisi, puis il propose le deuxième sous-thème et ainsi de suite selon l'ordre préétabli. À l'intérieur de chaque sous-thème, le chercheur intervient par reformulation (pour les mêmes raisons). Ici, c'est le chercheur qui indique les points (thèmes, dimensions) d'intérêt, et il le fait dans un ordre préétabli. Le chercheur n'est cependant pas obligé de parcourir toutes les dimensions prévues avec tous les interviewés. Certains ont plus de choses à dire que d'autres sur certains thèmes et il peut être préférable d'avoir des entrevues plus riches que d'autres sur quelques thèmes qu'empêcher cet approfondissement pour tout couvrir. Le cas échéant, on peut tenter d'avoir une autre rencontre.

Les remarques de Poupart (1997, 183) s'appliquent ici aussi : ce genre d'entrevue suppose que le chercheur a déjà cerné au moins les dimensions les plus essentielles de l'objet qu'il veut approfondir. Notons néanmoins que les problèmes éventuels posés par cette supposition ne sont pas du même genre si l'on pense aux *acteurs* ou, au contraire, aux *systèmes*. Ils dépendent aussi de la qualité des connaissances que le chercheur a de son objet. Dans le cas considéré par Poupart, les dimensions essentielles ren-

voient pleinement à « l'expérience [*de vie*] des interviewés », tandis que par rapport aux systèmes de pensée, les dimensions essentielles *échappent ou débordent de beaucoup* de leur expérience *de vie* et même, en partie, de leur expérience cognitive. En effet, ce système (avec ses dimensions) les précède, les dépasse et s'actualise dans des pratiques par rapport auxquelles les individus peuvent n'avoir aucune expérience (par exemple, la création des lois ou l'écriture d'un manuel de droit pénal). Les dimensions doivent alors être cernées dans le *problème de recherche*.

La différence est importante, car dans le cas d'une recherche par entrevues centrée sur les acteurs, le point aveugle se place du côté du chercheur, tandis que si la recherche est centrée sur un système de pensée, le point aveugle se situe, paradoxalement, du côté de l'interviewé. Il faut alors le faire voir pour activer cette expérience. En effet, nous avons vu que le mot *expérience* est ambigu. Or, dans les recherches centrées sur les faits vécus par les acteurs, sur le savoir-faire des acteurs ou dans les recherches voulant bâtir un lien avec les acteurs, et où le chercheur estime par surcroît qu'il peut encore être surpris par ce genre d'expérience, la stratégie qui consiste à ne pas cerner d'avance les dimensions est un atout. Dans le cas des systèmes de pensée des systèmes sociaux, c'est diamétralement l'opposé : ce qui est un avantage devient un handicap, voire une occasion de rater entièrement l'objet.

La première raison est la suivante : l'expérience de l'interviewé à partir de laquelle on cherche à apprendre est ici clairement d'ordre cognitif et savant, même si elle peut avoir des implications émotives fortes (ce qui a pour effet de ne pas disqualifier a priori la valeur des reformulations de sentiment). Cela veut dire que certains éléments de cette expérience sont déjà *disponibles et accessibles ailleurs* sous d'autres formes (documents écrits), souvent plus appropriées. Le chercheur peut alors identifier d'avance dans ces sources les premiers éléments théorico-empiriques importants de son problème de recherche pour construire ses entrevues et faire avancer les connaissances à partir de cette case. Car, ici aussi, il faut réduire la complexité. Or, comme la durée de l'entrevue est d'une à deux heures, il ne faut pas se laisser prendre par les divagations possibles - et rarement prometteuses - de l'interviewé. En plus, nous avons en main, par nos connaissances, les moyens de les minimiser.

La deuxième raison est que l'induction analytique ici - c'est-à-dire appliquée à la *cueillette des données par entrevue* (et non aux documents écrits ou encore seulement à l'interprétation ou à la généralisation des résultats) - est probablement la pire ennemie de cet objet d'étude. Ceci est particulièrement vrai si le système de référence correspond au plan macrosocial ¹⁸, comme c'est le cas du système pénal ¹⁹. Car ce système a plus de deux siècles et est présent au moins en Europe et dans les Amériques. Ce n'est assurément pas par entrevue que je peux cerner ses dimensions essentielles. Pour identifier la présence d'un système de pensée, étudier sa formation, déterminer ses composantes essentielles, identifier ses tensions et bifurcations internes aussi bien que les discours alternatifs et accompagner son évolution dans le temps, le matériel fourni par l'histoire des idées, de la pensée ²⁰, de la science ou de la connaissance, comme le dit Foucault (1969), est *prima facie* plus pertinent. Et c'est à partir de ces acquis que l'on peut, par après, construire des entrevues pour approfondir ce thème, explorer des nouveaux problèmes, raffiner l'observation et la description, identifier des germes éventuels de transformation, corriger certaines observations précédentes, etc. Ceci nous amène à réfléchir, à titre de conclusion, sur les limites de cette méthode par rapport à cet objet.

¹⁸ J'emploie ici simplement la distinction bipolaire macro/micro, Si on a besoin de complexifier cette distinction pour tenir compte d'autres paliers, le système pénal pourra éventuellement être placé au plan « méso », selon la définition opérationnelle que l'observateur donnera à ces catégories. Mais ce déplacement ne modifie pas les termes du problème, c'est-à-dire la complexité elle-même de ce système.

¹⁹ Si le système de référence est microsocial, le problème peut changer de place : il est possible que les données écrites et savantes ne soient pas disponibles ailleurs, soient rares, voire inexistantes. Dans ce cas, il ne reste qu'à explorer par entrevue ou observation in situ.

²⁰ Il ne faut pas confondre « matériel *fourni* par l'histoire des idées » avec l'histoire des idées elle-même, c'est-à-dire avec les règles qui régissent sa constitution. Sur ce point, voir Foucault, 1969, 39-40.

Les limites de l'entrevue

[Retour à la table des matières](#)

Les limites de l'entrevue relèvent ici surtout d'une combinaison entre les caractéristiques du phénomène à observer et les propriétés structurelles de l'entrevue et de la communication orale.

1. Le phénomène (objet) prend la forme ici d'un système de pensée *savant*, durable, ayant une portée macrosociale (régionale ou supranationale). En effet, un système de pensée dominant est un corpus de théories et d'énoncés qui, pour parler comme Dreyfus et Rabinow (1982, 75), a subi « avec succès une sorte de test institutionnel » : il a résisté au temps *dans* le système de référence, ce qui signifie qu'il a survécu aux discours alternatifs internes et aussi aux assauts éventuels de son environnement. Il a été stabilisé et généralisé. Ce système existe aussi indépendamment des Particularités des normes ici et là, du degré d'avancement ou du recul d'un droit national par rapport à un autre (en réintroduisant ou conservant, par exemple, la peine de fouet ou la peine capitale), ou de l'appartenance du droit national à la tradition juridique du *common law* ou romano-germanique.

Le problème est alors le suivant : on ne peut pas développer une vision adéquate du plan macrosocial sans se placer au niveau d'observation de ce *système (macrosocial) de référence*, c'est-à-dire sans procéder à l'élimination des différences qui ne comptent pas à ce niveau. L'inverse est également vrai : on ne peut pas observer adéquatement ce qui se passe dans les systèmes de référence microsociaux à partir d'une vue à l'échelle d'un macrosystème. Car, ici, il faut introduire les différences qui ne comptent pas sur le plan macro et observer d'autres choses, ce qui peut avoir pour effet de réduire l'importance et la place de ce qui compte au plan macrosocial. Nous pouvons articuler les deux niveaux, mais non observer l'un à partir de l'autre : il faut les observer à tour de rôle et tenter

de les articuler après les avoir saisis, ce qui augmente la complexité de l'analyse ²¹.

Un juriste latino-américain en voyage au Canada ne se sentira nullement dépaycé du point de vue des théories de la peine et des visions identitaires. En revanche, les particularités vont le dérouter considérablement. Et elles vont dérouter également le chercheur qui veut observer un macrosystème en s'appuyant seulement sur ce qui sortira spontanément par entrevue. Même si l'information émerge, elle risque de ne pas être mise en valeur. Bref, dérouté de l'interviewé et de l'interviewer à la fois. Les deux risquent de se fixer sur ce qui est exotique, différent, etc., parce qu'ils n'ont ni le recul, ni le point de vue, ni le matériel nécessaire pour voir la configuration du phénomène et opérer les sélections qui conviennent.

2. Les deux méthodes - la sélection des documents écrits, y compris les textes savants du système de référence, et celle de l'entrevue - ne sont pas interchangeables. On peut dire que le système de pensée du système pénal, pour se former et avoir une telle emprise, s'appuie sur l'existence de l'écriture *réflexive*. Et on ne peut pas saisir ce système en restant exclusivement dans le cadre de ce que l'on peut obtenir par une simple communication orale en situation d'interaction sociale. La raison est double.

D'abord, par rapport à la situation d'entrevue, chercheur et interviewé sont appelés à tenir compte l'un de l'autre dans leur immédiateté (*turn-taking*). Or, si le chercheur ne sait pas précisément sur quoi interroger, il n'est pas du tout évident que dans une durée d'environ deux heures de communication les dimensions cognitives les plus fondamentales du système de pensée du système rencontreront les conditions pour émerger. Et ceci d'autant Plus que l'interviewé, laissé sans orientation précise, risque à son tour de tenir davantage compte de son expérience *vécue* (empirique) que de son expérience cognitive, car la première relève aussi de ses interactions sociales en face-à-face et, probablement aussi, de ce qu'il

²¹ Nous ne pouvons pas développer cette question ici. On trouvera des pistes importantes de réflexion sur ce problème chez Luhmann, 1981 et Santos, 1987.

suppose que le chercheur veuille qu'il raconte (construction des attentes réciproques en situation d'entrevue demandée par le chercheur) ²².

Ensuite, la communication écrite - et particulièrement celle de nature réflexive - n'a ni la même signification ni les mêmes caractéristiques que la communication orale. Pour cet objet, les caractéristiques et la signification de la communication écrite sont essentielles. En effet, avec l'écriture, la communication perd sa dimension de pure réciprocité immédiate et peut être construite d'une autre façon. L'écriture ajoute de la permanence, de la stabilité et accroît à la fois la capacité de mémoire et de réflexion ²³. Il va se dessiner une différence progressive entre la communication en tant que texte écrit et la communication orale qui se transmet en ligne directe (Luhmann et De Giorgi, 1992, 115). Au point que Luhmann se demande si, au moins par rapport à certains phénomènes, la communication, importante aujourd'hui, ne serait pas celle qui est écrite. Au cours de l'évolution, l'écriture elle-même se transforme et cesse d'être surtout un registre ou une forme de mémoire (« prendre des notes ») pour devenir une *capacity for reasoned elaboration* ²⁴ » (Luhmann et De Giorgi, 1992, 112). L'écriture devient alors une activité de communication que l'on accomplit tout seul, ce qui lui donne d'autres potentialités.

C'est pour ces raisons que le chercheur intéressé par un tel objet ne peut pas se permettre de se contenter exclusivement de ce qui existe ou de ce qu'il peut obtenir par voie de communication orale. Cet objet ne peut d'ailleurs même pas se construire à partir exclusivement de l'oralité. Le chercheur ne peut pas identifier la présence, étudier la formation, déterminer les composantes et accompagner l'évolution de ce système de pensée ni en faisant des entrevues ou de l'observation *in situ* ni en comptant avec toutes les recherches de ce genre réalisées en Occident. Ce n'est pas une simple question de *tâche individuelle ou collective* ; c'est une question de méthode et de *type* de matériel empirique en rapport avec la

²² En effet, on peut se demander si, vue du point de l'interviewé, l'information du genre « fait vécu », comparativement à celle relevant de l'expérience réflexive et savante, n'est pas celle qui a plus de chances de faire partie de ce qu'il suppose à que l'alter (chercheur) veuille qu'il raconte. Si c'est le cas, c'est ce type d'information qui l'emportera.

²³ Pour des réflexions sur cette question, voir Luhmann et De Giorgi, 1992, 111-112.

²⁴ Ce concept revient à Carl J. Friedrich (1958) et a été emprunté par Luhmann et De Giorgi (op. cit.).

nature de l'objet. Les entrevues et les observations *in situ* ne permettent pas d'observer le temps long et posent des difficultés pratiques et méthodologiques pour tenir compte de l'espace vaste où les aspects singuliers moins significatifs ont tendance à émerger en premier lieu, rendant plus difficile l'observation des composantes plus rares, mais plus durables et plus significatives.

Par conséquent, et inversement, ce n'est pas non plus une cinquantaine d'entrevues non-directives bien menées dans un pays et à un moment donné qui vont être en mesure de mettre en cause de façon convaincante et assez complète l'existence d'un tel système de pensée. Il serait vain de soutenir qu'après avoir analysé mon matériel, j'ai constaté que ce système de pensée n'existait pas... dans mes entrevues !

Ce que les entrevues peuvent apporter reste à voir. Mais, dans ce cas, il vaut mieux partir avec de solides hypothèses théoriques en main, déjà enrichies par des données empiriques d'autres genres, et profiter de ce savoir acquis pour construire des entrevues plus performantes. Je suis persuadé que les entrevues peuvent contribuer à l'étude des systèmes sociaux considérés par eux-mêmes. L'enjeu ici relève en partie de l'« imagination sociologique » (Wright Mills). Cette contribution peut porter sur des problèmes reliés à la conceptualisation d'un système social ou de ses frontières, sur la signification effective et actuelle de certains principes du système de pensée, sur la présence colonisatrice de ce système de pensée chez les chercheurs eux-mêmes ou chez d'autres groupes d'acteurs, sur les difficultés cognitives pour intégrer les sanctions alternatives en droit criminel, etc. Les entrevues peuvent aussi nous aider à mieux observer comment certains acteurs opèrent avec différents systèmes de pensée à la fois et comment ils passent de l'un à l'autre et avec quelles conséquences, etc. Bien entendu, elles peuvent renforcer les preuves ou indiquer des zones de pensée ou d'action qui seraient affranchies de ce système et explorer les conditions et les chances d'une transformation du système. Tout cela me semble constituer de bonnes raisons pour, en reprenant la métaphore provocatrice, « interroger les systèmes ».

Fin du texte.